

1er Point**LANGUE-LANGAGE**

La dernière fois j'ai parlé de la relation langue-langage de façon assez allusive. Quand je parle de la relation langue-langage cela suppose un élargissement considérable du champ. Cela veut dire qu'il y a un problème d'articulation. On ne peut pas considérer qu'il y a extension et qu'on étudie comme si ces domaines étaient des domaines homogènes ; donc il est évident qu'il faut articuler et que plus on a affaire à des problèmes qui se présentent à des complexes hétérogènes, plus s'impose une théorisation dans laquelle on risque de ne pas savoir articuler ces hétérogénéités. En d'autres termes, une théorie des observables avant même une théorisation de ce qui a été observé s'impose.

Il est évident que dans le domaine de la psychologie, de la sociologie de l'anthropologie, la relation langues-langage fait problème, i.e., s'organise de telle façon qu'il y a un problème à résoudre et sans doute une des grandes transformations que s'est opérée me semble-t-il à partir des années 60 c'est qu'on a été amené à se départir de la restriction qui s'opérait auparavant, i.e., qu'on s'occupait de **la** langue au sens saussurien pour aborder des phénomènes qui concernent toute l'activité de langage. Vous avez une certaine région, des échanges qui se font dans des régions qui vont être multi-culturelles et vous allez être amenés à étudier des problèmes, i.e., voir finalement comment s'organisent les relations, quelle importance cela a pour les formes de langage utilisées, etc. A l'heure actuelle, il y a tout un ensemble d'équipes qui se penchent sur ces problèmes qu'on appelle 'écologie du langage' ; ce qui veut dire que des communautés s'organisent en faisant un espèce d'écosystème. Il faut voir comment on a des régulations qui sont des régulations inter-langues, et elles entraînent toute une réflexion sur l'activité de représentation collective, i.e. la relation qui existe entre langue et culture.

2ème Point**SYSTEME DE REPRESENTATION METALINGUISTIQUE**

Le 2ème point que j'avais dégagé, c'était le problème de la métalangue, du métalangage, en fait le problème de la représentation métalinguistique. Ainsi disparaît la distinction entre métalangue et métalangage puisqu'il n'existe pas d'adjectif 'métalangagier' à côté de métalinguistique alors qu'il existe langagier à côté de linguistique.

Le problème est de construire un système de représentation métalinguistique (S R μ) qui nous permette de représenter les agencements d'un texte, les énoncés si l'on veut, les suites textuelles en tant que traces d'opérations de niveau 1 auquel nous n'avons pas accès directement. C'est une évidence historique : il n'y a jamais eu de linguistique sans que le problème de la représentation se pose. Après tout une terminologie, c'est bien un système beaucoup plus complexe qui par certains côtés s'apparente à ce que l'on a à partir du 19ème dans le domaine de la logique, i.e. d'un côté ce qui a été fondé par Boole avec *The laws of Thought* (1846). Le titre est tout un programme car il s'agit par le biais d'un calcul - et un calcul,

c'est de l'écriture - d'essayer dans certains domaines en particulier le calcul sur les classes de représenter ce que seraient des opérations de pensée. De l'autre côté, vous avez le *Begriffs Schrift* de Frege, écriture de concepts, idéographie. Il s'agit d'un travail de spécialiste de logique mathématique. En fait, Frege s'est intéressé à des problèmes de fondement. Il a donc pour les problèmes qui le concernaient conçu une écriture qui en fait est un outil de représentation. Il ne s'agit pas de penser que ceci a joué un rôle dans l'évolution de la linguistique. Ceci s'est développé de façon totalement indépendante, et l'ignorance de la plupart des linguistes concernant la logique, en particulier la logique mathématique est fantastique. Cela se passait à la fin du 19ème siècle. Puis il y a eu toute une série de gens avec Russell qui a reconnu sa dette à l'égard de Frege ; dans le domaine proprement linguistique il n'y a pratiquement rien : il y a Jespersen, avec son essai de *Syntaxe analytique*, qui avait de bonnes compétences dans le domaine de la logique. Il a essayé de construire un système de représentations très astucieux. Beaucoup de concepts, d'idées ont été fructueux et repris par d'autres linguistes qui ont reconnu qu'il y avait chez lui de très bonnes idées ; mais son système ne s'est pas révélé fructueux. Si vous prenez Tesnière avec ses 'stemma', vous avez affaire à une représentation qui existe entre des termes. Nous arrivons ensuite dans une période où les relations entre les logiciens d'un côté (par le biais des logiciens purs ou par le biais de la logique de programmation, de construction de langage formel en vue de traitement informatique) et d'un autre côté la linguistique avec des relations un peu plus serrées et nous arrivons à la période actuelle où le problème de la construction d'un $S R \mu$ est à coup sûr un problème important.

Un $S R \mu$, cela peut signifier beaucoup de choses extrêmement variées comme la récupération de la **glose** que l'on fait produire par des locuteurs à un moment donné : on a un texte, on leur demande de donner des énoncés, des commentaires équivalents. On dit en gros : 'Je n'ai pas bien compris, pouvez-vous reformuler, qu'est-ce que vous entendez par là ?' C'est ce qui se produit tous les jours : lorsque vous êtes redondants, ou que vous n'avez pas bien compris ce qu'a dit votre interlocuteur. C'est à la limite, l'utilisation de ce $S R \mu$ qu'est le langage. C'est une capacité de l'activité de langage et par là des langues à pouvoir l'utiliser à des fins métalinguistiques : on est obligé de sortir d'une langue pour l'utiliser à des fins métalinguistiques.

Deuxièmement vous pouvez avoir l'utilisation de symboles qui sont des abréviations de catégories qui sont simplement classifications. Cf. 'Le chapeau bleu que portait ma grand-mère le jour de son mariage est encore dans le placard.'

'Il est encore dans le placard'

'Il y est encore'

Nous avons là une belle analyse en constituants immédiats. Apparaît une hiérarchie de telle sorte qu'il y ait des nœuds, des niveaux supérieurs ou inférieurs ; et lorsqu'on veut étudier ces constituants, on va décomposer et si l'on prend un constituant de rang le plus bas et qu'on l'insère dans une unité de rang supérieur on fait une analyse que l'on a appelée souvent fonctionnelle, i.e., que l'insertion dépend de la fonction.

Par ex. Paul mange sa soupe
 N_1 V N_2

Vous allez en tirer un certain nombre de conclusions concernant la relation 'Paul' et 'soupe', 'Paul' et 'manger' par rapport à 'soupe'. Vous allez avoir là un S.R. qui va être plus sophistiqué et on va pouvoir continuer de la sorte. Tout le problème est de voir que vous effectuez des transformations qualitatives, un véritable saut, une rupture qualitative quand vous passez d'un type de représentation à un autre. Mais j'insiste bien sur le fait que la langue **usuelle** est parfaitement utilisable pour un S R μ . A ce moment-là, vous voyez ce qu'il doit avoir comme propriétés : d'abord une propriété telle que les termes utilisés aient un statut théorique : ce sont des termes primitifs ou des termes construits. S'ils sont construits, il faut donner les règles de construction ; s'ils sont primitifs, il faut donner en gros l'axiome qui fait que vous les introduisez. Il faut qu'ils soient utilisés de façon explicite et stable pour une communauté de chercheurs. Il faut que les règles d'enchaînement du discours et les règles d'argumentation du raisonnement soient stables et claires.

La question qu'on peut se poser, c'est : 'Tout est-il représentable ?' La réponse à mon avis est très claire : non, tout n'est pas représentable. Dans certains cas parce qu'on ne sait pas le représenter, dans d'autres parce qu'on ne pourra jamais le représenter, étant donné que ça a des propriétés qui vont rendre la représentation extrêmement difficile : En particulier, si vous avez l'articulation entre deux domaines comme l'anthropologie et la linguistique. Mais le fait que d'emblée on sache que tout n'est pas représentable ne signifie pas que l'entreprise est sans intérêt, au contraire. Elle a un intérêt particulier parce que vous gagnez à tous les coups : ou bien s'agissant d'observations que vous faites et pour lesquelles la formalisation vous aidera à faire des observations plus fines, ou bien vous avez affaire à des observations telles que vous allez pouvoir les théoriser et les manipuler grâce à un S R μ , ou bien vous n'y réussissez pas, sans plus, ou bien vous n'y réussirez pas et vous montrez que personne ne peut réussir. C'est parfait. Si vous n'y réussissez pas, d'autres vont s'y attacher et peut-être réussiront-ils à résoudre ce que vous n'avez pas réussi à traiter. La recherche commence alors à devenir cumulative. Ou bien vous montrez qu'on ne pourra jamais arriver à résoudre ce problème grâce à votre modèle de R μ ou bien grâce à n'importe quel S R μ . Dans ce cas c'est un gros défi pour d'autres qui essaieront de résoudre ce problème et seront amenés à faire un certain nombre de découvertes intéressantes. Il faut bien comprendre que se construire un cadre théorique, se donner une sorte de démarche avec des exigences qui sont celles du domaine scientifique, c'est enrichissant. Il me semble que ce je viens de vous dire avait des exigences variables, selon les objectifs que vous vous assignez mais c'est une démarche que l'on retrouve tout le temps.

Question : Est-ce un outil total ?

En fait il faut aboutir à dégager un certain nombre de termes primitifs, d'opérations élémentaires, d'enchaînements réglés de telle manière qu'à partir de cela, vous puissiez construire d'autres catégories, d'autres opérations de façon à ce que vous puissiez tout contrôler. En ce sens cela a des propriétés de théorisation, si l'on veut, totale ; mais comme c'est un système très pauvre et qui peut être enrichi au fur et à mesure, il est évident que ce n'est pas total au sens où on aurait la réponse à tout ce qui pourrait se présenter. La deuxième réponse que je ferais c'est qu'on peut construire grâce à un système de représentation des théories locales de sorte qu'on ait un certain nombre de théories locales qui vont être plus ou moins disjointes les unes des autres et de telle manière qu'en continuant la recherche, on essaie d'établir une relation de théorie locale à théorie locale.

Concernant certains phénomènes que nous allons pouvoir organiser en problèmes ou en classes de problèmes on va pouvoir donner éventuellement des formulations, une problématique (cf. *a problem identification* en anglais). Ce problème est si possible inter-langues. Il peut porter sur une langue donnée. Ce qui est capital, c'est que du point de vue de votre S R μ , vous retrouvez toujours le système stable avec les mêmes opérations, les mêmes enchaînements, etc. Vous allez donc avoir des théories locales puis on va les réunir puis par une procédure d'abstraction croissante on va essayer d'unifier ces domaines ayant déjà subi un certain traitement formel.

On doit construire un S R de telle manière qu'il ait une certaine robustesse et qu'il puisse être corrigé à moindre coût.

Si vous changez votre point de vue tous les six mois ou même tous les deux ans sans vous préoccuper de la cohérence, en disant à chaque fois 'après tout, je vois les problèmes d'une autre façon' ça suppose que vous ayez un auditoire captif.

Pour en revenir à la relation langues-langage, au problème de la R μ là encore je pourrais vous montrer assez facilement que ceci a transformé l'étude de la signification, le problème sémantique-pragmatique, la relation avec la syntaxe par ex. Il est évident que, à cause même des contraintes imposées sur le discours, on a été amené à traiter le problème concernant la signification d'une manière qui a été profondément différente, et cela en introduisant toute une recherche sur l'activité symbolique, donc du domaine du langage et pas simplement en prenant des représentants linguistiques au sens de **la** langue sans se préoccuper de rechercher les opérations dont ces traces sont des représentants. Dès que vous avez affaire à un S R μ , il arrive un moment où vous êtes obligés de travailler sans pouvoir donner de coups de pouce, vous aboutissez à des problèmes qui ne sont plus traitables dans le cadre très restreint que l'on se serait donné en restant au niveau syntaxique.

Les divisions qui ont pu être opérées entre divers domaines comme phonétique, syntaxe, sémantique, pragmatique ont encore de l'utilité certes mais on s'aperçoit qu'une bonne partie de ces domaines se co-pénètrent. Ce qui fait que je n'ai qu'une règle : qu'est-ce qui est représentable, qu'est-ce qui ne l'est pas ? Pourvu que ce soit représentable, traitable je dirai que ça appartient au domaine de la linguistique. Ça ne veut pas dire pour autant que ce qui n'est pas traitable n'est pas de la linguistique mais cela ne peut pas être traité avec la même démarche.

3ème Point : PLURIDISCIPLINARITE / INTERDISCIPLINARITE

Problème de la **pluridisciplinarité** et de la **finalité**. Là encore il y a cette espèce d'évolution de la linguistique. Je ferai une distinction entre pluridisciplinarité et interdisciplinarité. **Pluridisciplinarité** : des disciplines doivent coopérer à un moment donné **inter-disciplinarité** interaction des disciplines prenantes de telle manière que se produisent ensuite des disciplines mixtes, transformées.

Ex. : La mathématisation des concepts linguistiques pourra aboutir éventuellement à une discipline.

Autre exemple : en Mathématique au 17ème siècle, la symbolisation a permis de raccourcir de façon fantastique l'énoncé de certains problèmes. On pourra rendre plus lisibles certains problèmes et mieux en maîtriser le traitement. De même, le S R μ est partiellement une sténographie dans certains cas. Le symbole renferme à lui tout seul l'histoire d'un concept. Quand vous passez à une capacité d'avoir des opérations satisfaisant à une certaine idée, ça va vous permettre de faire un type d'opérations que, de toute façon, vous ne pouviez pas faire, sauf avec une machine idéale ; à un moment donné vous avez des transformations des conditions théoriques du raisonnement qui vont changer le résultat. Tout ceci tourne autour du problème de la pluridisciplinarité.

Il est impossible d'avoir une compétence unique pour une partie de ces problèmes ; il faut avoir des gens qui soient sociologues, politologues, ethnologues, éventuellement des spécialistes de religion, etc. ; ceci est à coup sûr une caractéristique des développements qui se sont produits. Ça ne veut pas dire que le linguiste ne doit pas, lui, avoir un certain objectif ; mais pour une partie des problèmes, il est amené à travailler sur des phénomènes qui ne peuvent être traités que par des gens qui ont des compétences dans ces domaines particuliers.

Pour résumer cette notion de pluridisciplinarité, ou bien on développe une certaine forme de linguistique polyvalente fort différente par rapport à ce qu'elle était, ou bien on est amené à avoir des contacts avec d'autres disciplines et par là donc faire évoluer convenablement cette discipline. Le problème des finalités se pose en linguistique.

A ce propos a eu lieu à un moment donné toute une discussion assez vaine selon moi concernant le corpus. A ce moment-là ce qu'il fallait casser, c'était le recours magique au corpus qui n'était défini finalement, ni comme un pis-aller, ni d'un autre côté comme échantillonnage qui au point de vue statistique fut satisfaisant. A l'heure actuelle la question du corpus n'a d'intérêt que par rapport à un objectif que vous vous fixez. Il n'existe de recherche linguistique qui ne soit d'une façon ou d'une autre finalisée. Elle se donne des objectifs. Après tout, faire la description d'une certaine langue qui n'a jamais été décrite ou de phénomènes qui n'ont jamais été abordés, c'est bien une certaine forme de finalité.

Par ailleurs la mise à jour permanente est essentielle pour le linguiste. De plus, il doit avoir une formation lui permettant de comprendre la problématique dans une autre discipline. Cela suppose que le linguiste ne soit plus un simple descripteur, mais il va jouer un rôle qui va aller bien au-delà, dans tout le domaine de la vie culturelle à cause de la prise de conscience pour les gens éventuellement d'une certaine spécificité de leur langue parce qu'il va y avoir toute une série d'aspects culturels qui vont être reliés à cela.

Mon travail de linguiste est de rechercher avec vous comment on est amené à construire des concepts qui ont un degré de force qui permette cette généralisation et cette abstraction concernant un certain nombre de domaines-clés dans la construction théorique de telle manière qu'ensuite vous en fassiez ce que vous voulez. Il ne s'agit pas de dire que ce sont des outils conceptuels qui vont être utilisables sans précaution dans n'importe quelle circonstance. Une fois construits les outils conceptuels, il faut ensuite que selon le type de problème que vous avez à traiter vous-même, ce que j'appelle les objectifs finalisés, vous allez être obligés d'avoir une théorie de l'adaptation, une théorie de l'application et éventuellement vous allez être amenés à utiliser de nouveaux outils soit dans le prolongement de ce qu'on aura fait, soit en montrant que ce qui a été fait à un moment donné est utilisable, ou insuffisant ou bien erroné.

Jusqu'à présent on n'a pas pu prouver que c'était erroné. A condition de travailler avec des outils assez pauvres et avec un certain nombre de précautions, on se construit au fur et à mesure un S.R. qui n'a pas à être cassé à chaque pas.

Il est à mon avis à peu près impossible de dire : 'je ne serais pas surpris par quelque chose que je connais plus ou moins'. On est fasciné parce que quelque chose qui n'était pas du tout prévu se présente. Alors, ou bien ça vous donne la confirmation de ce que vous aviez posé par ailleurs, ou dans d'autres cas, ça va rester ainsi pendant un certain temps et on ne pourra rien en dire. La théorisation des problèmes d'abstraction doit venir en fin de parcours. Vous ressentez la nécessité à un certain moment d'avoir une élaboration un peu plus poussée.